



HAL
open science

L'église Saint-Crépin-et-Saint-Crépinien à Soissons et ses vitraux (1959-1965)

Véronique David, Franck Delorme

► To cite this version:

Véronique David, Franck Delorme. L'église Saint-Crépin-et-Saint-Crépinien à Soissons et ses vitraux (1959-1965). Le Point Riche, Bulletin de l'association des amis de Louis Mazetier, 2012. halshs-01824064

HAL Id: halshs-01824064

<https://shs.hal.science/halshs-01824064>

Submitted on 30 Oct 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'ÉGLISE

SAINT-CRÉPIN-ET-SAINT-CRÉPINIEN

À SOISSONS ET SES VITRAUX

(1959-1965)



Sur la couverture du numéro 1, daté de juin 1965, des *Chantiers du diocèse de Soissons*, on peut lire la formule suivante : « Notre premier objectif, 7 églises en 10 ans » ; puis, à l'intérieur, il est précisé : « dont 4 avant 1970¹ ». Dans les faits, la vague de constructions avait déjà débuté quelques années auparavant puisque cette même année 1965, « les habitants du quartier [Saint-Crépin] sont bien décidés à avoir la messe de Noël dans leur église² ». L'église Saint-Crépin à Soissons, dont la première pierre avait été posée le 22 mai 1962, en était au stade des finitions, après que les travaux eurent été interrompus durant presque toute l'année 1964.

L'édifice inaugure ainsi une série de projets de nouvelles églises entreprises dans le diocèse, essentiellement en milieu urbain, à la suite notamment du développement de nouveaux quartiers à Laon, Saint-Quentin ou Château-Thierry, etc. C'est le 1^{er} octobre 1958 que l'architecte Guillaume Gillet (1912-1987) accepte le principe d'étudier un projet d'église en assurant Mgr Collangette « que le budget modeste dont dispose le conseil paroissial pour l'édification d'une chapelle n'est pas fait pour décourager [sa] bonne volonté³ ». C'est aux relations de sa famille, en particulier de sa mère, avec les autorités religieuses de Soissons – entre autres l'ancien vicaire Jacquemin, devenu évêque de Bayeux et Lisieux – que Gillet doit certainement d'avoir été désigné par le conseil de la nouvelle paroisse Saint-Crépin, détachée de celle de la cathédrale, comme architecte de la future église. Son expérience en matière d'architecture religieuse a également beaucoup pesé dans le choix : l'église Notre-Dame de Royan venait en effet d'être bénite le 10 juillet 1958 et la renommée de l'édifice, même inachevé, était déjà grande. La référence à cette dernière église semble avoir été décisive et constituerait même la première donnée du programme architectural : faire à échelle réduite une réplique de la grande église royannaise⁴.

1. Le bulletin *Chantiers du diocèse de Soissons* ainsi que le dossier concernant le projet et la construction de l'église Saint-Crépin, sont consultables à Soissons, aux archives historiques du diocèse de Soissons, Laon et Saint-Quentin.

2. Lettre du chanoine Achille Morel à Guillaume Gillet, 18 novembre 1965.

3. Lettre de Guillaume Gillet à Mgr Collangette, 1^{er} octobre 1958.

4. Sur Notre-Dame de Royan, Franck DELORME, « Gillet et le gothique moderne », *Le Point riche. Bulletin de l'Association « Les amis de Louis Mazetier » et de l'art sacré du XX^e siècle*, n° 8, juin 2010, p. 21-43.

Pour cela, Gillet propose d'emblée « d'appliquer les principes monumentaux de Royan à une échelle moindre et [...] de retrouver entre la petite et la grande église l'air de famille que nos ancêtres ont su si bien conserver entre l'église de village et la cathédrale⁵ ». À observer, même d'un œil distrait ou non averti, les deux édifices, il est indéniable et incontestable qu'il existe un étroit et évident air de famille entre l'église de Soissons et celle de Royan : même silhouette oblongue, même inflexion du profil, même élan vertical, même ponctuation du clocher, etc. Les élévations extérieures sont toutes deux faites de la répétition des mêmes éléments de béton armé qui ont pris le nom de leur inventeur et ingénieur : Bernard Laffaille⁶.

L'église Saint-Crépin [Fig. 1 à 4] est implantée sur un terrain pris entre deux avenues. Son clocher porche occupe la pointe du triangle et donne ainsi accès à une courte nef s'évasant vers le chœur. Dès l'entrée, le visiteur a devant lui un véritable mur de lumière en arc de cercle, les bancs de l'assemblée se répartissant en éventail face à l'autel. Au-dessus de l'ensemble s'étend la couverture, très haute sur l'entrée afin de ménager de l'espace pour y implanter une tribune, plus basse vers le milieu de la longueur, avant de s'élever de nouveau vers le fond pour donner de l'ampleur au chœur. La voûte est faite d'une succession d'arcs parallèles en bois lamellé-collé portant un lambris également en bois.

L'espace intérieur est entièrement dépouillé mis à part la clôture de communion, l'autel et surtout l'ensemble des verrières closes de vitraux aux motifs géométriques et colorés qui forment l'unique décoration de l'église, dont les parois intérieures laissent voir la rudesse du béton armé. Les vitraux sont réalisés par le peintre et maître verrier Henri Martin-Granel, auquel Gillet venait de confier également la création des verrières de Notre-Dame de Royan. Les deux hommes s'étaient connus avant la Seconde Guerre mondiale, au moment où, inscrits tous deux à l'École des beaux-arts de Paris, ils se formaient auprès de l'architecte Charles Lemaire⁷. Après des parcours divergents, ils avaient renoué contact en 1954, lorsque Martin-Granel – qui avait travaillé pendant plusieurs années en Afrique du Nord, en particulier avec les architectes Paul Herbé et Jean Le Couteur – avait décidé de rentrer en métropole pour y exercer ses talents de maître verrier.

Réalisées entre 1964 et 1965, les verrières s'inscrivent dans les fentes qui séparent les éléments de béton en forme de V. Au nombre de 33 – une référence au chiffre symbolique de l'âge du Christ au moment de sa mort? –, elles sont réalisées dans la technique de la dalle de verre⁸, à l'exception de celle de la façade, en brique et verre. Le dessin des verrières en dalles, utilisées à l'état brut sans taille d'écaillés, se composent de quatre motifs géométriques inspirés d'une grammaire décorative classique, des « escaliers »,

5. *Ibid.*

6. *Ibid.*

7. Lettre d'Henri Martin-Granel à Guillaume Gillet, 25 avril 1954.

8. On observe certaines altérations de dalles par « feuilletage » du verre, notamment dans les beiges et gris. Voir Claudine LOISEL, Elisabeth MARIE-VICTOIRE, Isabelle BAGUELIN, « L'histoire de la dalle de verre et ses problèmes actuels de conservation-restauration », *Le Point riche. Bulletin de l'Association « Les amis de Louis Mazetier » et de l'art sacré du XX^e siècle*, n° 6, juin 2008, p. 3-12.

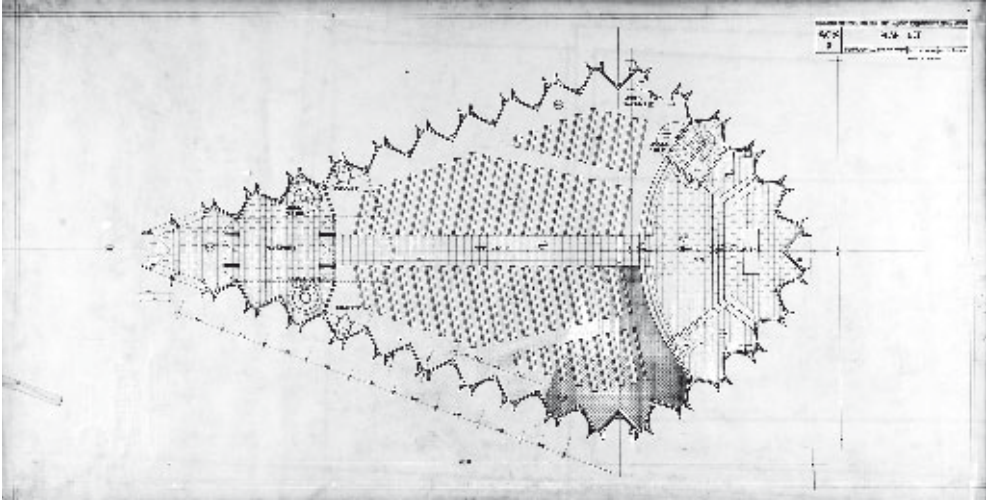


Fig. 1 - Plan de l'église Saint-Crépin.

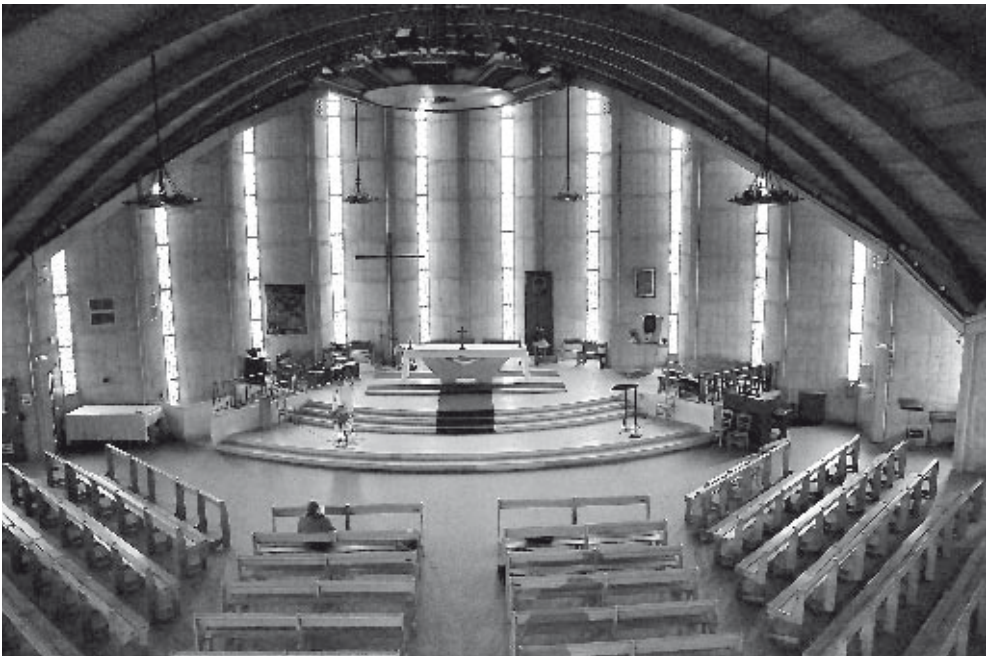


Fig. 2 - Vue de l'intérieur de l'église Saint-Crépin.

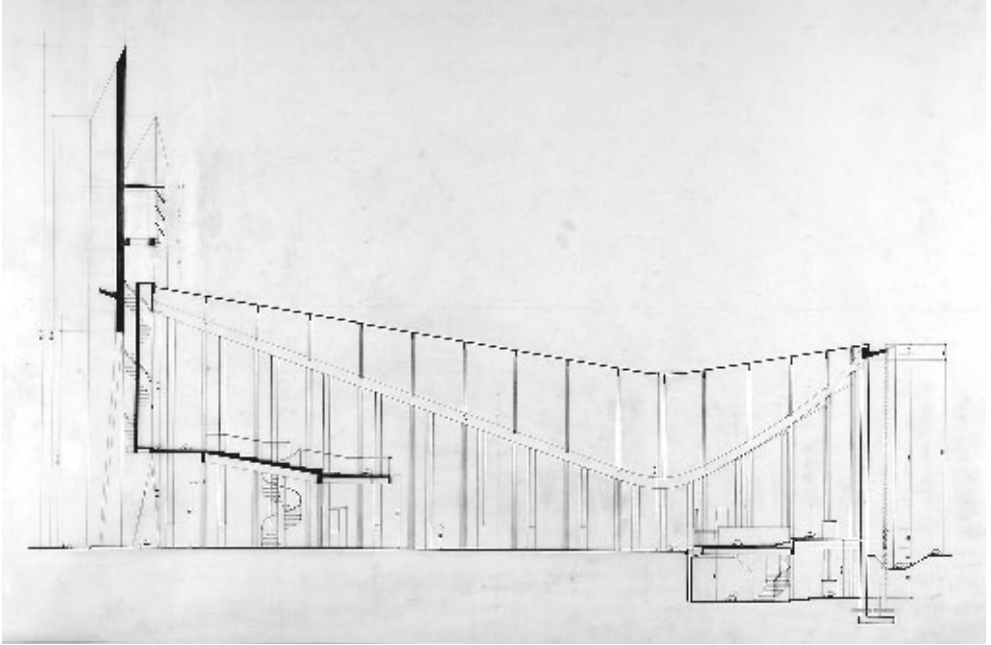


Fig. 3 - Coupe de l'église Saint-Crépin.



Fig. 4 - Vue de l'élévation extérieure de l'église Saint-Crépin.

des bâtons rompus, des chevrons simples ou doubles [Fig. 1 et 2, p. 00]. Ils se succèdent dans une alternance qui se répète de façon identique au nord et au sud, à l'exception des motifs de chevron, tantôt simple, tantôt double. En partant des deux verrières axiales du chœur (baies 1, 2) composées de motif d'escaliers dont le dessin tourné vers l'extérieur s'oppose, on observe la distribution suivante : bâton rompu (baies 3, 4), escalier (baies 5, 6, 7, 8), chevron double (baies 9), chevron simple (baie 10), escalier (baies 11, 12, 13, 14), bâton rompu (baies 15, 16), escalier (baies 17, 18, 19, 20), chevron double (baie 21), chevron simple (baie 22), escalier (baies 23, 24, 25, 26), bâton rompu (baies 27, 28), escalier (baies 29, 30 et, sous le porche, baies 31, 32). Leur couleur est plus soutenue dans le sanctuaire, avec une dominante rouge, symbole du sang sacrificiel, plus douce dans la nef, avec une gamme de vert, de brun, de rose, de jaune ou de bleu pâle.

Comme au baptistère de l'église de Royan, où Martin-Granel avait inventé ce procédé en 1956 et 1957, ces verrières présentent une troisième dimension. Elle est obtenue par incrustation dans les joints qui assemblent les dalles de verres de lames de verres imprimés blancs⁹, posées de champ, en saillie, et créant des alvéoles transparentes au devant du vitrail proprement dit¹⁰ [Fig. 3, p. 00]. En venant se réfléchir sur la tranche du verre incolore placée perpendiculairement au plan formé par le vitrail, la lumière produit un effet de coulée lumineuse et argentée qui unifie la verrière et qui provoque le mouvement du regard, capté dans des allers et retours entre ce ruissellement et la dynamique ascensionnelle proposée par les modules géométriques.

Dans une « Proposition de prix » envoyée à Guillaume Gillet pour les vitraux de Royan le 14 janvier¹¹, Martin-Granel exposait son invention : « L'intérêt de ces alvéoles est multiple : du point de vue plastique, par la vision latérale et d'en dessous (important dans le cas de verrières de grande hauteur), cette résille crée des transparences, des demi-teintes, des irisations, qui augmentent la légèreté et le moelleux, en même temps que la lumière est diffusée ; le dessin géométrique de la résille, matérialisé par la tranche du verre éclairée, se profile de 6 cm en avant du vitrail et [est] décalé par la perspective ; tout cet ensemble donne au vitrail une profondeur, une troisième dimension, en même temps qu'une grande légèreté et luminosité. » Il remarque qu'au cours des années, dans la partie horizontale de ces verres, la poussière s'accumule et substitue à la transparence un effet de glace très intéressant en réfractant la lumière venant d'en-dessous sur les aspérités du verre cathédrale. Les alvéoles ont également pour effet d'améliorer l'acoustique de l'édifice. Par leurs dimensions différentes, elles brisent les résonances et atténuent les vibrations. Dans une « Description de l'ouvrage » non datée¹², Martin-Granel affirme également que ce procédé augmente la rigidité interne de chaque panneau (H. : 1,15 m, L. : 0,85 m) de béton, déjà renforcé par des fers ronds de 60 mm.

9. Martin-Granel précise qu'il s'agit du verre diamanté 21 (appellation que l'on retrouve dans *l'Album des verres coulés*, du comptoir général de vente Paris 18^e, vers 1928).

10. Ces lames dépassent de la surface du verre de 5 à 6 cm environ à l'intérieur. Pour des questions de sécurité, leur largeur a été réduite à la partie inférieure. À l'extérieur, elles dépassent de 1 cm.

11. IFA, fonds Guillaume Gillet, église Notre-Dame de Royan, 152 IFA 491/4.

12. *Ibid.*

Quant à la verrière de la façade [Fig. 4, p. 00], Martin-Granel la réalise à partir de verre pris en sandwich dans de la brique alvéolée, selon un procédé mis au point au Studium dominicain à Toulouse (voir article suivant¹³). Cette tapisserie de verre est ornée dans sa partie centrale d'un motif géométrique à dominante bleue qui évoque l'eau baptismale, selon un programme iconographique classique.

Par sa seule ambition d'accompagnement, le décor vitré de Soissons parvient dans une adéquation parfaite à magnifier la structure et la cohérence organique de l'architecture.

Véronique David
chargée d'études à la cellule vitrail du Centre André-Chastel

Franck Delorme
attaché de conservation au centre d'archives d'architecture du xx^e siècle/Ifa

13. Selon Vincent et Jean-Baptiste Martin-Granel (entretien du 17 février 2011), Gillet a d'abord souhaité pour l'église de Royan ce procédé du sandwich de verre et de brique. Mais son effet était trop sombre et inadapté à l'échelle du monument. De plus, la couleur de la brique contrastait exagérément avec celle du béton.